

CLAUDE COULOMBE

La vie à bout de bras

1. Le dilemme de Laurette



LES ÉDITIONS JCL

*La vie
à bout de bras*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La vie à bout de bras / Claude Coulombe

Nom : Coulombe, Claude, 1959-, auteur

Coulombe, Claude, 1959- | Dilemme de Laurette

Description : Sommaire incomplet: tome 1. Le dilemme de Laurette

Identifiants : Canadiana 20190038756 | ISBN 9782898040672 (vol. 1)

Classification : LCC PS8605.O8894 V54 2020 | CDD C843/.6-dc23

© 2020 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Xin Ran Liu

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

 | 

Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
[librairie.quebec.fr](http://librairie.quebec)

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

CLAUDE COULOMBE

*La vie
à bout de bras*

1. Le dilemme de Laurette

LES ÉDITIONS JCL 

*À ceux qui poursuivent ma lignée, Geneviève, Martin, Mathieu,
et à ma belle Caroline, partie trop tôt.*

1

En septembre 1939, les journaux ne parlaient que de la guerre. À peine vingt ans après le conflit meurtrier de 1914-1918 qui avait embrasé le monde, voilà que l'Allemagne rouvrait les hostilités en envahissant la Pologne. Tous souhaitaient un conflit court, mais lorsque, le 3 septembre, l'Angleterre et son empire ainsi que la France et ses colonies déclarèrent la guerre à l'Allemagne, les plus vieux comprirent que l'engrenage de la guerre s'était mis en marche et que rien ne pouvait l'arrêter.

À Québec, les relents de la crise économique se faisaient encore sentir, mais le pire était derrière. La population recommençait à voir circuler l'argent, des emplois étaient créés, mais on était encore loin de la coupe aux lèvres.

Dans un appartement de la rue Brown, dans la ville de Québec, une famille avait d'autres préoccupations en tête. Pour quatre des six enfants de Maurice et Laurette Proulx, c'était la rentrée scolaire et il semblait que chacun cherchait quelque chose qui lui manquait.

— Maman, je ne trouve pas mes bas noirs, ceux avec le ruban vert.

- Regarde dans le tiroir du haut, Huguette.
- Je viens de regarder, ils ne sont pas là.
- Oui, ils sont dans le fond du tiroir, je les ai vus hier.

Laurette savait qu'elle finirait par aller voir elle-même, mais en attendant elle devait s'occuper de Roger et Emmanuel qui se chamaillaient encore. Bien qu'étant deux années plus jeune, Roger tenait tête à son aîné, au grand déplaisir de celui-ci, qui ne se gênait pas pour le frapper. Or, le cadet rendait coup pour coup. Partageant la même chambre, ils avaient plus d'une occasion de se collettailler. La pauvre Madeleine, née deux ans après Roger, semblait perdue dans ce cirque. La jeune fille avait un caractère très différent de ses frères aînés et de sa sœur. Elle avait toujours le nez dans ses livres et elle s'isolait le plus souvent possible pour ne pas avoir à endurer le constant tintamarre de la famille.

- Les garçons, si vous n'arrêtez pas, votre père va s'occuper de vous à son retour.

Emmanuel leva les épaules. Leur père n'était jamais à la maison, toujours à voyager sur les trains. D'ici à ce qu'il revienne, leur mère aurait oublié.

- Madeleine, est-ce que tu es prête ?
- Oui, maman.
- Si tout le monde pouvait être comme toi, soupira Laurette.

Un autre appel pressant força Laurette à se rendre dans la chambre de l'aînée, Huguette. À quatorze ans, elle faisait son

cours classique et en vieillissant elle était devenue une copie conforme de sa mère au même âge. Laurette se demanda si c'était une bonne chose, car, si la beauté pouvait être un atout dans la vie, ressortir constamment du lot pouvait aussi être une tare. À trente-cinq ans, malgré six grossesses qui avaient épaisси ses hanches et déformé sa silhouette, Laurette faisait encore tourner les têtes partout où elle se rendait. Il en avait toujours été ainsi. Ce n'était pas évident à gérer et elle doutait de la capacité de sa fille à réussir à le faire.

— Regarde, ils sont ici, exactement où je t'avais dit. Noirs avec le ruban vert.

Plutôt que de s'excuser d'avoir obligé sa mère à se déplacer, Huguette plissa le nez, affichant un air hautain, et se saisit des bas en soufflant un merci du bout des lèvres.

— Bon, dépêchez-vous, tout le monde, sinon vous allez être en retard et ce n'est pas la chose à faire pour la première journée d'école.

Roger et Emmanuel se précipitèrent en même temps dans le couloir menant à la porte d'entrée, chacun voulant être le premier à sortir. Ils se retenaient l'un l'autre, tirant sur leurs sacs d'école ou leurs chemises. Emmanuel poussa un cri de guerre quand il atteignit le premier la porte et Roger lui décocha un coup de pied. Le tout aurait dégénéré à nouveau, n'eût été l'intervention de Laurette qui leur donna une taloche derrière la tête en les exhortant à se tenir tranquilles. C'est dans ces instants qu'elle regrettait l'absence de Maurice, devenu cheminot au plus fort de la Grande Dépression

de 1929. Il devait s'absenter fréquemment et trouvait cet état de fait aussi difficile que son épouse. Il parlait de revenir à son métier premier d'ouvrier, mais les années passaient sans que cela se réalise.

Une fois les deux garçons sortis de l'appartement et le calme revenu, Madeleine jeta un regard craintif à l'extérieur de la chambre qu'elle partageait avec la jeune Denise, s'assurant qu'aucun de ses frères n'était dans le couloir. Elle prit son sac d'école et se dirigea à son tour vers la porte menant dehors, suivie de peu par Huguette qui avait l'air aussi intéressée par la rentrée scolaire que par le comptage de vis dans une quincaillerie. Pourtant, elle serait la première heureuse de revoir ses amies.

Une fois tout ce beau monde en route vers l'école, Laurette alla s'occuper de ses bébés, Denise et Georges, âgés respectivement de quatre et deux ans. Nés à moins de vingt-quatre mois d'intervalle, le garçon et la fille avaient des caractères enjoués, un soulagement pour Laurette qui en avait plein les bras. Élever six enfants, presque seule, n'était pas une sinécure.

À la fin de la semaine, c'est avec soulagement qu'elle vit revenir Maurice. Pas d'extra, cette fois-ci, il avait fait sa semaine normale de cinquante heures. Au fil des ans, Laurette avait remarqué qu'il fallait une période d'adaptation à son mari à chaque retour à la maison, comme si le fait d'être à l'extérieur plusieurs journées d'affilée lui faisait oublier ses repères familiaux. Il est vrai que Laurette ne l'a aidait pas en lui demandant de sévir contre les garçons chaque fois qu'il revenait. Maurice trouvait difficile d'être le bras vengeur

alors qu'il attendait impatiemment de revoir sa famille. Déjà, une distance s'était forgée entre lui et ses deux garçons, qui savaient pertinemment qu'ils seraient punis. Pourtant, cette crainte ne se révélait pas salutaire puisqu'ils continuaient à s'empoigner.

— Comment ça a été cette semaine ? demanda Laurette.

— Ben, comme les autres semaines, ça change pas tellement su'l train. Je suppose qu'il faut que je m'occupe des garçons ?

Devant l'air las de Maurice, Laurette décida d'essayer une autre tactique.

— C'était la semaine de la rentrée scolaire, on va dire qu'ils ont été tranquilles, ça va leur faire du bien.

Maurice, qui avait déjà commencé à se préparer mentalement, resta planté dans le couloir, indécis sur la suite des choses. Laurette en profita pour l'entraîner vers la cuisine.

— Voudrais-tu un café, une bière, de la liqueur ? J'ai de l'Orange Crush pis de la bière d'épinette.

— Je te prendrais bien un verre de bière d'épinette, répondit Maurice, qui n'avait jamais été porté vers la boisson.

Pendant qu'elle sortait de la dépense une bouteille verte, elle demanda à son mari ce qu'il pensait de la nouvelle guerre en Europe.

— Ce n'est jamais une bonne chose, la guerre. Tout ce que je souhaite, c'est que le Canada n'embarque pas là-dedans.

— Il y a des rumeurs comme quoi ça pourrait arriver.

— Moi, tant qui y'a rien de confirmé...

Pendant qu'il parlait, Maurice ressentit une douleur dans le bas du dos qui le fit grimacer. Il se frotta d'une main pendant que Laurette, alarmée, lui demanda ce qui n'allait pas.

— Je sais pas, je dois m'être fait mal à la *job*, on dirait que j'ai un tour de reins.

— Tu devrais aller voir le docteur.

— Comme si j'avais le temps.

Laurette voulut rajouter qu'il fallait qu'il le prenne, le temps, mais Maurice n'écouterait pas, comme d'habitude. Il travaillait dans un environnement de cheminots, des gars durs sur leurs corps, pour qui la maladie était signe de faiblesse. Pourtant, avec ce qui était arrivé au père de Maurice, mort subitement d'une crise cardiaque, celui-ci aurait dû être plus prudent.

Lorsque les enfants rentrèrent de jouer et qu'ils virent leur père, ce fut le bonheur pour les filles et la fin du plaisir pour les garçons, sauf pour Georges qui, à deux ans à peine, était trop petit pour goûter aux punitions de son père. Maurice embrassa ses filles, toujours impressionné de voir Huguette grandir et devenir un double de sa mère. Quant à Madeleine, le retour de ce père trop absent déclenchaît chez elle une réaction contradictoire. Elle avait envie de se lancer dans ses bras tout en ayant l'impression de faire face à un étranger.

Elle finissait toujours par lui effleurer la joue de ses lèvres avant de se faufiler hors de ses bras pour retourner dans sa chambre.

Roger et Emmanuel se tenaient sur le seuil de la cuisine, attendant avec une sorte de résignation la correction qu'ils ne manqueraient pas de subir. Le grand sourire de Maurice les déstabilisa.

— Alors, ça a l'air que vous avez été gentils cette semaine ? Ça fait du bien, ça. Laurette, donne-leur donc un petit verre d'Orange Crush.

Emmanuel, perplexe, se tourna vers sa mère qui lui fit un clin d'œil avant de se rendre dans la dépense et de rapporter une bouteille transparente contenant un liquide orange, brillant, sucré et pétillant. C'était tellement rare que les frères se pincèrent pour être certains que tout cela était bien vrai.

Au grand désespoir de leur mère, ses deux fils, après avoir bu leur verre, entamèrent un duel de rots, plus sonores les uns que les autres. Maurice était tordu de rire, ce qui les encourageait à continuer. Laurette sermonna les deux chenapans.

— Vous n'êtes que des mal élevés. J'espère que vous allez demander pardon au petit Jésus, demain, en allant à la messe.

Seul un rot répondit à cette demande puis Emmanuel et Roger s'éclipsèrent, comprenant qu'ils avaient étiré l'élastique au maximum. Laurette secoua la tête.

— Je ne survivrai pas à l'éducation de ces deux-là.

— Il serait peut-être temps que je revienne à la maison.

Laurette leva les yeux au ciel en soupirant avant de porter son regard sur Maurice. Elle avait entendu ce discours tellement souvent.

— Je sais bien que tu fais ton possible, ma Laurette, et que t'es pas la seule femme à vivre cette vie, mais moi j'en ai assez de partir mois après mois. Je suis pu capable. Je suis resté sur les trains parce que c'était payant, mais je pense que je suis dû pour revenir dans la construction.

Sceptique, Laurette osa quand même, une fois de plus, croire aux paroles de son mari. Ce qu'elle souhaitait depuis si longtemps allait peut-être enfin se réaliser. Elle rêvait de ravoir son Maurice, de le sentir allongé près d'elle tous les soirs, de le savoir présent pour le déjeuner et le souper, jour après jour. Et si en plus il pouvait garder un œil sur Emmanuel et Roger, ce serait le bonheur.

— Je vais donner ma notice lundi. Dans deux semaines, j'en aurai fini avec cette vie de fou.

— Si tu savais comme je suis contente !

Aux anges, Laurette enlaça son mari qui ressentit une autre pointe de douleur au niveau des reins. Elle s'excusa et lui offrit d'aller s'asseoir dans le divan du salon. Maurice se leva de la chaise et sortit de la cuisine en grimaçant avant de passer au salon où il s'avachit en lâchant un cri.

— Là, Maurice, il faut que tu ailles voir le docteur.

— Dans deux semaines, je te le promets.

— T'es aussi bien de tenir ta promesse.

* * *

Le dimanche matin, tout le monde se prépara à aller à l'église pour la messe dominicale. Impossible de s'en sortir, c'était une obligation. Comme toutes les semaines, c'est avec plaisir que Laurette retrouva sa famille, seul moment de la semaine où tous ses membres étaient présents en même temps. S'il existait une petite gêne entre elle et ses parents depuis que la jeune femme avait dû les aider financièrement à passer à travers la crise, rien de tel avec ses sœurs. Josette et Françoise étaient maintenant des personnes charmantes qui entraient dans la vie adulte, alors que Normande, celle qui suivait directement Laurette, toujours heureuse avec son thanatologue, attendait son deuxième enfant. Ses frères, quant à eux, avaient depuis longtemps pris le chemin des manufactures de la Nouvelle-Angleterre, dans l'espoir d'une vie meilleure. Ils ne donnaient pratiquement plus aucune nouvelle, et pour Laurette, c'est comme si sa famille s'était scindée en deux.

Une fois assise dans les bancs de bois, l'assemblée se tut peu à peu pour faire silence complet, quand le prêtre célébrant apparut. Celui-ci commença la cérémonie en latin, interrompue seulement par les prières et les chants des fidèles. C'était d'un ennui mortel.

Laurette contempla d'un œil critique le Christ sur la croix, accrochée derrière l'autel. Qui était vraiment Dieu, dont le fils avait été crucifié presque deux millénaires auparavant ?

Pour la jeune sœur Sainte-Bernadette, qui lui avait enseigné à l'école primaire, Dieu était amour, mais aujourd'hui, Laurette en doutait fortement. Elle optait plutôt pour la vision de l'Église catholique, qui présentait aux fidèles un Dieu vengeur, pour qui tout était péché et qui punissait sévèrement ceux qui s'écartaient du droit chemin. Elle en savait quelque chose. Il lui en avait fait baver, ce Dieu tout-puissant, ne lui accordant que de rares instants de répit et de bonheur. Pourtant, elle devait reconnaître que depuis quelques années, Dieu semblait l'avoir laissée tranquille. Peut-être que son assiduité aux cérémonies religieuses et sa ferveur y étaient pour quelque chose.

Au sortir de la messe, Laurette et Maurice discutèrent avec leurs familles, des voisins, des amis, avant de reprendre le chemin de la maison. Maurice s'arrêta soudainement, le souffle coupé, une douleur intense lui vrillant les reins. Il posa un genou par terre, le front couvert de sueur. Au bout de quelques secondes, il s'écroula sur le trottoir. Des passants aidèrent Laurette à s'occuper des enfants pendant qu'un bon samaritain se rendait dans une maison appeler une ambulance.

La journée, qui avait commencé de belle façon, se terminait en queue de poisson. Laurette comprit que celui qui régnait sur la terre comme au ciel n'en avait pas terminé avec elle.

* * *

Laurette suivit l'infirmière dans le long couloir blanc. Leurs pas résonnaient sur le sol de granit. Quand elles arrivèrent à la chambre de Maurice, la soignante s'effaça pour laisser entrer Laurette avant d'aller vaquer à d'autres tâches.

La chambre était dépouillée, un lit, une table de chevet et une chaise droite comme tout mobilier, en plus de l'inévitale crucifix fixé au mur. Sous les draps blancs et amidonnés, Maurice dormait, assommé par l'injection de morphine qu'on lui avait donnée pour calmer la douleur. Pour la première fois, Laurette remarqua ses traits tirés et son teint cireux. Depuis combien de temps souffrait-il en silence ? Des jours, des semaines ? Elle pria avec ferveur pour que ce ne soit pas grave. Il ouvrit les yeux.

— Bonjour, Maurice. Comment vas-tu ?

— Où est-ce que je suis ?

— À l'hôpital, tu as perdu connaissance dans la rue en revenant de la messe.

— Ah !

Comme si ces simples mots lui avaient demandé un effort surhumain, Maurice replongea dans le sommeil. Laurette prit place sur la chaise en bois qu'elle avait rapprochée du lit, tordant ses mains, rongée qu'elle était par l'angoisse. Si elle était le pilier de la famille, Maurice en était la force tranquille. Le voir ainsi la dévastait. Elle lui caressa le front.

Une demi-heure après son arrivée, Laurette vit enfin un médecin se pointer dans la chambre. Elle n'eut pas besoin de

parler, son angoisse transpirait par tous les pores de sa peau. Sur la plaque de métal épinglée sur la poche du sarreau, il était écrit Dr Émile Joncas. Celui-ci voulut se faire rassurant, mais il n'avait pas beaucoup d'information à transmettre à Laurette. Il fallait procéder à des prises de sang, des analyses, des tests avant de savoir de quoi souffrait Maurice.

— Quand saurez-vous ce qu'il a ?

— Pas avant deux jours, j'en ai bien peur.

Le Dr Joncas quitta la chambre, non sans avoir tapoté la main de Laurette comme si elle était une petite fille. Il fut remplacé par une bonne sœur à l'air sévère qui regarda sa montre en indiquant qu'il ne restait à Laurette que dix minutes avant de devoir quitter la chambre. Elle conseilla à l'épouse de Maurice de réciter dix *Notre Père*, suivis de dix *Je vous salue Marie* pour aider son mari à guérir.

— On ne fait jamais trop de prières.

— Oui, ma sœur.

* * *

Quarante-huit heures après l'arrivée de Maurice à l'hôpital, Laurette, dans le bureau du médecin, put enfin prendre connaissance du diagnostic et il n'était pas rose. Maurice souffrait d'une maladie rénale polykystique et le pronostic n'était pas très bon. Le médecin essaya d'expliquer avec des termes simples, voire simplistes, la maladie dont souffrait le cheminot. Son ton condescendant tapa sur les nerfs de Laurette qui coupa court à l'explication.

— Je comprends ce que vous me dites, mais ce que je veux savoir, c'est quand mon mari va se rétablir et revenir à la maison.

— Vous savez, ma petite dame, c'est difficile de se prononcer à ce stade-ci, mais...

— Autrement dit, vous n'en savez rien.

Le Dr Joncas se renfrogna, n'étant pas habitué à ce manque de respect. Il prononça alors une panoplie de termes médicaux, pensant impressionner Laurette, qui le prit de court en lui résumant la situation en peu de mots. Avec un sourire des plus charmeurs, elle se leva pour mettre fin à la discussion, non sans gratifier le médecin d'une conclusion lapidaire.

— Vous savez, docteur, moi aussi j'ai été à l'école et comme le disait Nicolas Boileau : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément. » Sur ce, je vous souhaite une bonne journée, je vais aller voir mon mari.

Fière de sa vive répartie, Laurette perdit néanmoins de sa superbe en progressant vers la chambre de Maurice. L'état de santé de son mari était grave et il avait même des chances d'y rester. Ce n'était pas du tout le scénario qu'elle espérait.

Lorsqu'elle pénétra dans la pièce sans décor, il lui sembla que Maurice avait encore changé, et pas pour le mieux. Il dormait, comme d'habitude, sous l'emprise de la morphine. Laurette reprit place sur l'inconfortable chaise de bois et glissa sa main dans celle de son mari. Elle réalisa soudain



Québec, 1924

À la suite d'un été passé comme femme de chambre à la villa d'un couple richissime, Laurette Gauthier est injustement renvoyée. Désemparée et honteuse, elle ne sait de quelle façon se sortir de cette situation sans issue apparente. Heureusement, Maurice, un ami d'enfance qui n'a d'yeux que pour elle, accepte de lui tendre la main et d'unir sa destinée à la sienne.

Or, seulement sept mois suivant la noce, Laurette met au monde une fille, Huguette. Cette naissance supposément prématurée est reçue avec étonnement. La nouvelle maman jure pourtant n'avoir consommé l'amour qu'après son mariage. Malgré tout, les rumeurs sont difficiles à taire...

Quelques années plus tard, Maurice est terrassé par la maladie. Croyant sa dernière heure venue, il implore son épouse de révéler le secret qu'elle garde depuis ce fatidique été de 1924. Cette ardente vérité sonnera-t-elle le glas de leur bonheur ?

Passionné par les mots depuis toujours, Claude Coulombe nous livre ici le premier tome d'une saga d'époque poignante dans laquelle les personnages habilement dépeints nous immangent au cœur du Québec des années 1920.